

Dans l'arbre des possibles

La soirée était bien avancée, et plusieurs conversations se mélangeaient autour de la table. François n'était pas sûr d'avoir correctement compris la dernière phrase prononcée par Antoine. Il avait entendu :

- Le futur ne manque pas d'avenir.

La formulation l'avait interpellé, et il aurait aimé le faire répéter. Mais la discussion était déjà repartie sur un autre sujet qui n'avait visiblement rien à voir. Comme souvent avec cette bande d'amis, spécialistes du coq à l'âne et incapables d'approfondir une idée.

François lâcha le fil discontinu des échanges et se concentra sur la phrase d'Antoine. Elle pouvait s'entendre de différentes façons, et il avait déjà beaucoup bu, ce qui altérerait un peu son discernement. Il lui semblait néanmoins que le futur n'avait aucun avenir. Tous les commentateurs s'accordaient pour prédire à l'humanité une fin à la fois rapide et tragique. L'image la plus marquante était l'horloge de la fin du monde, l'horloge de l'Apocalypse. Les horlogers qui s'en occupaient l'avaient récemment réglée sur minuit moins quatre vingt dix secondes. C'est dire que les futurologues nous accordaient une minute et demie, à l'échelle du temps cosmique, avant la guerre nucléaire, la pandémie, la catastrophe climatique ou la révolution sanglante (ils nous laissaient généreusement le choix de l'événement) qui réglerait son compte à l'Homo Sapiens.

Alors qu'avait voulu dire Antoine en évoquant cet avenir que le futur nous réservait ? Soit il avait été inspiré par un optimisme exagéré, soit, plus vraisemblablement, il faisait allusion aux innombrables scénarios dystopiques qui fleurissaient en ce moment. Rien d'encourageant, donc. François décida d'arrêter là sa réflexion. Elle ne servirait qu'à le faire déprimer, et il n'avait pas besoin de ça. Il se resservit un verre de blanc et rattrapa ses voisins là où ils en étaient de leur conversation décousue.

Le lendemain, quand il émergea vers onze heures des brumes alcoolisées dont son sommeil s'était nimbé, cette histoire d'avenir du futur lui revint. Elle l'intéressait toujours. Il allait s'y attaquer sur un angle différent de celui de la soirée précédente, en évitant l'Apocalypse.

François commença par prendre une aspirine. Puis il s'installa pour réfléchir devant un café serré. Comme la veille, l'avenir du présent lui semblait bien compromis. Sans jouer sur les mots, il pensa qu'il aurait mieux compris qu'Antoine dise : « Le passé ne manque pas de présents ». Ou encore : « Le présent ne manque pas de passés ».

Parce que les futurs du passé, parmi lesquels se trouvait le présent actuel, avaient eu un avenir, eux. Et même plusieurs si on considérait que le nombre d'enchainements de causes et de conséquences qui déterminent l'histoire réelle était potentiellement illimité.

François concevait ainsi le fonctionnement du hasard. Celui-ci faisait les choses, bien ou mal. Il présidait à la destinée de chacun. Pour lui, les dés avaient tourné dans tous les sens, depuis trente cinq ans. À

l'origine, il y avait très peu de chances qu'il devienne ce qu'il était devenu. François voyait quand, comment et pourquoi son existence aurait pu emprunter d'autres routes que celles qu'elle avait prises. S'il prenait le seul exemple de sa liaison débutante avec Anne, la probabilité qu'elle advienne était d'une sur des milliards de milliards. Autant que l'avenir pouvait avoir de futurs, si on remontait assez loin en arrière dans le temps pour ouvrir grand le champ des possibles.

Tout aurait pu être différent s'il était resté avec Julie. Ou si Anne était restée avec Daniel. Ça marche aussi, bien sûr.

Ou s'il était né à Paris, ou à Bangkok, ou à Rio.

S'il était beaucoup plus jeune, ou beaucoup plus vieux.

S'il n'avait jamais rencontré Anne (s'il était allé avec ses amis au cinéma pour oublier sa rupture. Ou si elle avait choisi un autre bar).

S'il n'aimait pas le café au lait.

Et s'il n'avait pas fait rire Anne avec ses blagues à deux balles.

Et si elle n'avait pas eu envie de se confier.

Et si le monde tournait différemment.

Si lui, François, n'existait pas.

Ou si Anne n'existait pas.

Si rien n'existait, comment dire, si l'histoire se déroulait sur une de ces planètes sans eau, sans air et sans soleil.

Si le big bang n'avait pas eu cette idée bizarre d'être le big bang.

Ils en seraient où, Anne et lui ?

Il se resservit un café. Il visualisait le déroulement du temps comme un arbre aux racines infiniment nombreuses et éloignées dans

le sol, et chacune représentait une possibilité, et elles aboutissaient toutes à la base du même tronc, qui symbolisait le présent. On pouvait atteindre ce présent d'innombrables façons, mais on y arrivait inévitablement, puisque c'était un aujourd'hui tangible et indiscutable. Le tronc s'élevait alors, puissant, fort de la certitude de sa réalité. À partir de là, on fonçait vers l'inconnu. Vers le foisonnement des frondaisons. Même si, dans l'esprit de François, l'arbre était sérieusement élagué, il lui restait encore quelques décennies à vivre. Et cela représentait encore beaucoup de branches, beaucoup de bifurcations envisageables.

On appelait ça l'incertitude du futur. François se lança à l'assaut de l'arbre des possibles.

Et si Anne n'aimait plus ses blagues à deux balles (ou ne les avait jamais aimées, avait fait semblant).

Si il croisait une autre femme, la femme de sa vie, dans les prochains jours.

Si Daniel revenait et séduisait Anne à nouveau.

Si on lui offrait un million d'euros pour cesser de la voir.

Bref, si elle sortait de sa vie pour une raison invraisemblable.

Si il reprenait ses études / il trouvait un travail passionnant à Nantes / il se cassait les deux jambes en trébuchant contre un trottoir / il se lançait à corps perdu dans l'apprentissage du saxophone ténor / il se noyait dans l'océan / dans un verre d'eau / il tombait amoureux d'une grotte et partait y vivre...

Pour s'occuper de lui, le destin ne manquerait pas d'idées loufoques. On pouvait y rajouter les aléas liés au contexte :

Son immeuble prenait feu (avec une fourche où il faudrait choisir entre deux branches : il était à l'intérieur de son appartement, ou il était dehors) / on volait son scooter / son père reprenait contact avec lui / un éclair le foudroyait / le jambon de midi était rempli de bactéries / un gang le prenait en otage (et il développait un énorme syndrome de Stockholm).

François aurait encore pu divaguer durant des heures. Comme le hasard, il ne manquait pas d'imagination. Il regarda sa montre. Il devait se préparer, s'il ne voulait pas arriver en retard pour son rendez-vous avec Anne. Ils avaient prévu de déjeuner ensemble. Elle avait réservé une table dans un petit restaurant de son quartier. François abandonna ses réflexions. Il les reprendrait plus tard. Il en était satisfait, d'autant qu'il les quittait en un point où tout le monde pouvait s'estimer heureux : le passé, le présent et le futur y avaient des avenir...

Il se doucha, s'habilla, dévala l'escalier de son immeuble jusqu'au garage, en sous-sol. À l'emplacement où il garait son scooter, il ne retrouva que l'antivol en acier épais, scié en deux. On avait volé son deux roues ! François crut halluciner, avant d'admettre l'évidence : à chaque seconde l'avenir était en marche, et le futur ne lui laisserait aucun répit...